

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nathalie et le clin de lune

Sous le soleil de l'Ouest, collectif, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1988, 207 p., 8,95\$.

Juliette et les autres de Roseline Cardinal, Montréal, Hurtubise HMH, 1988, 137 p., 12,50\$.

Diane-Monique Daviau

Number 54, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daviau, D.-M. (1989). Review of [Nathalie et le clin de lune / *Sous le soleil de l'Ouest*, collectif, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1988, 207 p., 8,95\$. / *Juliette et les autres* de Roseline Cardinal, Montréal, Hurtubise HMH, 1988, 137 p., 12,50\$.] *Lettres québécoises*, (54), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Nathalie et le clin de lune

Sous le soleil de l'Ouest, collectif, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1988, 207 p., 8,95\$.

Juliette et les autres de Roseline Cardinal, Montréal, Hurtubise HMH, 1988, 137 p., 12,50\$.

Je me demande bien souvent pourquoi on se donne la «peine» d'écrire toutes ces sornettes en page quatre de couverture... Quelques informations (précises!) sur l'auteur suffiraient, il me semble, à satisfaire la curiosité du lecteur. Le reste — toutes ces phrases qui, d'un livre à l'autre, se ressemblent comme des sœurs jumelles — ne nous apprend généralement pas grand-chose que nous ne sachions déjà en entreprenant la lecture d'un recueil de nouvelles; d'ailleurs, il n'est même pas nécessaire d'être un grand lecteur ni même un lecteur du tout pour savoir ce qui nous attend : il suffit d'être un *feuilleteur* de livres et d'avoir lu la fameuse page quatre de couverture d'une dizaine de recueils pour savoir que les nouvelles qui circulent sous forme de livres parlent à peu près toujours, d'une façon ou d'une autre, de «solitude», d'«amour», d'«incommunicabilité», de «peines» et de «joies», de «mort», des «apparences» et de la «réalité», qu'elles racontent «des tranches de vie» et sont écrites avec «sensibilité», «pudeur» et une «touche de fantaisie». Et tout ceci serait une «chose rare à découvrir»?! Vraiment?

Il arrive que ce qui est contenu entre les deux couvertures soit du même ordre que ce qui est présenté à l'endos du livre. Il arrive que ce soit pire. Parfois aussi, Dieu merci, c'est franchement mieux.

Dans le recueil collectif *Sous le soleil de l'Ouest* (un peu ennuyant comme titre, non?), il y a du pareil, du pire et du meilleur en comparaison avec ce qui est

proposé par l'éditeur en une dizaine de clichés censés nous éclairer (nous renseigner? sur quoi? nous mettre l'eau à la bouche? avec des formules toutes faites?) sur les nouvelles que nous tenons entre les mains. Il y a du bon et du moins bon et c'est normal puisque le recueil (sans thème ou quoi que ce soit d'autre qui serve à relier les nouvelles entre elles) réunit treize auteurs dont les racines, les horizons et l'expérience d'écriture varient énormément, dont les préoccupations, le style et le talent ne sauraient évidemment se comparer.

Certains nous parlent *donc* d'amour (par exemple Inge Israël dans «Tante Moll», Noémie Trouvère dans «Le Meilleur»), d'autres de solitude (Lois Braun dans la nouvelle «Les Œufs d'or» ou Paule-Marie Duhet dans «Les Murs ont trop de mémoire»), d'autres «exploitent le thème de la mort» (Geneviève Montcombroux presse le citron à fond dans «Le Cancer») ou parlent — qui en sera étonné? — de la mort *et* de la solitude (c'est le cas notamment de Tatiana Arcand avec «Le Temps d'une vie, l'espace d'un matin»), d'autres encore se battent avec les «apparences», comme Paul-François Sylvestre dans «Un sous-entendu» ou Jean Lafontant dans «Mademoiselle Zoule» tandis qu'un seul, François Lentz, va du côté de la fantaisie avec une petite nouvelle très efficace et bien tournée qui s'intitule «Clin de lune». C'est la nouvelle que j'ai préférée : elle *raconte* quelque chose, elle *raconte* quelque chose d'*intéressant* et elle le raconte *bien*, dans une langue sobre, sensible qui n'embarrasse pas le propos et fait confiance à l'intelligence et la sensibilité du lecteur, une construction originale par laquelle l'auteur nous attrape, nous surprend et nous procure du plaisir.

J'ai préféré cette nouvelle «fantaisie» à toutes celles faussement profondes qui sont ou moralisantes («Le Meilleur») ou mélodramatiques («Le Temps d'une vie...») ou, pire encore, les deux à la fois («Le Cancer», dont le ton rappelle celui des mauvais livres — supposément édifiants — pour adolescents. Genre : débiles légers.)

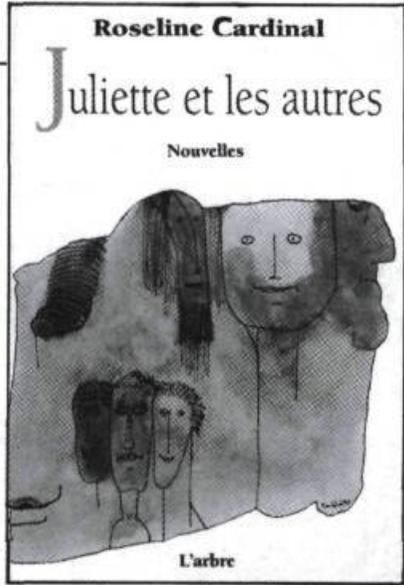
Certaines des nouvelles de ce recueil sont très intéressantes bien qu'il leur manque quelque chose : à «Tante Moll» et à «Mademoiselle Zoule», c'est une vraie fin qu'il manque. C'est bien raconté mais ça finit malheureusement en queue de poisson... À d'autres, il manque une certaine clarté, un fil conducteur, peut-être? C'est le cas des nouvelles «Les Murs ont trop de mémoire» et «Le Ballon» qui arrivent, en quelques pages, à perdre le lecteur. D'autres nouvelles ne semblent mener nulle part. Elles sont bien écrites, le début suscite de l'intérêt, mais ou bien la fin est rapidement prévisible et plutôt plate («Un sous-entendu») et on se demande tout au long du texte si c'est bien là (et rien que là) que l'auteur veut en venir, ou bien on sent peu à peu qu'il n'y aura pas vraiment de «dénouement» possible de cette histoire puisqu'il ne s'agit pas vraiment d'une nouvelle mais plutôt d'une description, d'un portrait (captivant) d'une femme, d'un milieu, d'une époque : «Les Œufs d'or», nouvelle originellement écrite en anglais et traduite par Suzanne Paradis, ne nous amène nulle part mais on trouve quand même important (émouvant) le bout de chemin qu'on a fait avec Sarah et ses douze filles.

* * *

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que j'ai abordé *Juliette et les autres* de Roseline Cardinal. Le titre du recueil me plaisait, la couverture aussi, et les trois premiers paragraphes de la première nouvelle m'ont tout de suite pris et intéressés. Malheureusement, mon intérêt s'est mis aussitôt après à flancher et il a régulièrement connu des ratés pendant toute la première moitié du recueil. J'avais souvent l'impression de tourner en rond, de faire du surplace même si sans cesse quelque chose me tirait vers l'avant. Ce n'est qu'à partir de la neuvième nouvelle que j'ai accroché pour de bon.

Il faut dire que certains des éléments qui ont fait obstacle à une plus grande adhésion de ma part relèvent du travail d'édition qui laisse à désirer : il y a d'abord beaucoup de coquilles dans ce livre, ensuite on y fait un usage tout à fait fantaisiste et abusif de la ponctuation, séparant souvent, par une virgule, le verbe de son sujet ou de son complément d'objet direct, mariant points d'exclamation et virgules à qui mieux mieux, plaçant allègrement les points d'exclamation non pas immédiatement après une exclamation mais à la fin de la phrase suivante («— Je n'exagère rien, coupable!»), ne laissant presque jamais d'espace après les points de suspension, lesquels sont tantôt au nombre de trois, tantôt (c'est-à-dire au moins une fois sur deux) au nombre de quatre ou de deux. Évidemment, en soi, ce n'est pas très important et, pris isolément, il n'y a pas de quoi faire un drame de ces accrocs mais, à la longue, c'est très agaçant, car toutes ces fautes constituent des obstacles à la lecture. Il en est de même des «n'est-ce-pas?» [sic], «et bien voilà» [sic] et «qu'y-a-t'il?» [sic]. D'autant plus que dans la première moitié du recueil, j'ai buté à quelques reprises sur des incohérences qui ont fait obstacle à ma compréhension. Dans la nouvelle «Le Grain de sable», par exemple, je n'ai pas réussi à comprendre comment nous pouvions tout à coup nous trouver à la maison alors que nous étions censés être à l'église. Dans «Le Bal masqué», il m'a fallu relire certains passages une dizaine de fois avant de comprendre à quoi ou à qui se rapportaient certains pronoms.

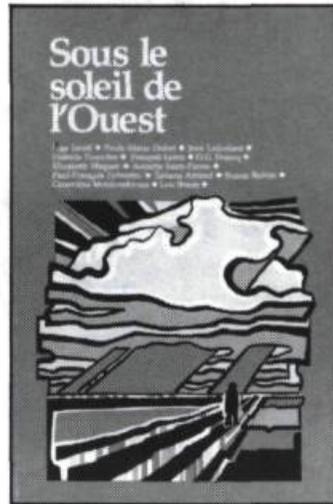
Dans «Juliette et les autres», la nouvelle qui ouvre le recueil, la difficulté rencontrée fut d'un autre ordre et touche quelque chose de beaucoup plus profond : je n'ai pas réussi à saisir l'identité du narrateur ni les liens qu'ont entre eux certains des personnages et les personnages avec le narrateur. Le problème est



provoqué par une incohérence entre les noms, les termes dont se sert le narrateur (ou la narratrice?) pour désigner les personnages. Cela embrouille complètement les perspectives narratives.

Je ne crois pas que le phénomène puisse être «voulu». Il me semble plutôt que le lecteur est ici confronté à deux erreurs fondamentales : d'abord celle de penser en fonction du lecteur pendant qu'un personnage s'adresse à un autre. Exemple : une femme, mère de trois enfants, s'adresse à sa belle-mère et lui dit : «Les silences de Juliette me reposent de Fabienne, la cadette, qui jacasse pour deux, et de Gaston, notre bébé, qui crie pour trois!» Quelle femme normale aurait besoin de spécifier en s'adressant à sa belle-mère (dans une situation normale, quotidienne) que Fabienne est la cadette de ses enfants et Gaston le bébé? Ces précisions s'adressent au lecteur mais elles ne s'intègrent pas au récit et deviennent invraisemblables parce qu'introduites dans un dialogue. L'autre erreur, qui à mon avis sème inutilement la confusion, est d'employer pour désigner les personnages toute une série de «synonymes» qui n'en sont pas toujours ou du moins entraînent obligatoirement un changement de perspective : on ne peut employer indistinctement, comme le fait ici le narrateur, «la mère», «maman», «Monique», «sa mère»; «papa», «le père», «son père»; «Juliette», «sa fille», «la fillette», «l'enfant»; «la belle-mère», «Mamie», «l'aïeule», «grand-mère» et «la grand-mère de nos enfants». Ou alors c'est que le narrateur ou les liens entre les personnages changent.

J'ai eu du mal avec les premières nouvelles de ce recueil, du mal avec les techniques narratives, avec le style, la langue. Si j'ai dès le début beaucoup aimé les longues descriptions, j'ai par contre été agacée par les tournures recherchées, les envolées lyriques ou les mots précieux introduits dans des



phrases de tous les jours, par exemple «il tarit son verre», «elle se résigna à l'aller chercher», «Elle s'arrêta, éblouie à l'orée du mot», «elle se moucha, assujettit son foulard qui avait glissé». J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de fioritures, qu'on expliquait beaucoup, qu'on palabrait beaucoup dans les premières nouvelles.

Une exception : la nouvelle «Nathalie», un vrai petit bijou, une très courte nouvelle, dense, intense, charmante et qui vous va droit au cœur. Qu'on ne peut résumer sans en dire certainement déjà trop. C'est à mon avis la plus belle nouvelle du recueil.

Dans la deuxième moitié du livre, les nouvelles sont d'ailleurs beaucoup plus courtes, denses, condensées que celles du début : ramassées, serrées, elles sont plus efficaces, vont plus rapidement à l'essentiel et elles y vont à mon avis avec des mots plus sentis. «Le Banc», où la solitude d'un jeune punk croise celle d'un vieux installé sur un banc public; «Le Pigeon», où la difficulté de communication devient quelque chose d'inquiétant; «Le Rossignol», qui raconte la solitude d'un enfant et le moyen original qu'il trouve pour s'en sortir et s'attirer l'affection de sa famille; «Le Dictionnaire», petit hommage à ce qui est petit; «Le Tango», où un enfant apprend qu'on ne peut pas danser dans la rue, et «L'Œil du temps», qui raconte la réconciliation d'un adulte avec son enfance, voilà des nouvelles qui procurent, chacune à sa façon, un grand plaisir de lecture.

J'ai beaucoup aimé ces nouvelles-là et j'aurais évidemment souhaité que le recueil entier soit de cette trempe. □